

Que faire de nous ?

Evelyne de la Chenelière

Volume 53, numéro 4 (296), juin 2012

Nous ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66853ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

de la Chenelière, E. (2012). Que faire de nous ? *Liberté*, 53(4), 24–29.

QUE FAIRE DE NOUS ?

La jungle urbaine de son allure d'herbe folle ligote ma bouche et empêche mes cris solitaires.

Si on pouvait entendre mes cris, ils seraient sans doute déchirants, et les gens seraient émus.

Peut-être que mes cris seraient mélodieux, comme un air d'opéra, et que les gens seraient en extase.

Peut-être que mes cris rappelleraient ceux des bernaches, et qu'alors, dès après mon passage, on guetterait mon retour en regardant le ciel.

Peut-être que mes cris seraient obscènes, comme des sortes d'exultations lubriques, et qu'ils mettraient les gens mal à l'aise.

Peut-être que mes cris seraient d'une puissance insoutenable, et qu'on me dirait mais arrête, arrête de crier, tu nous fais mal aux oreilles avec tes cris.

Mais peut-être que mes cris seraient simplement ridicules, sans éclat

et pleins de grumeaux, des avortons de cris, et qu'on se moquerait d'eux en les pointant du doigt.

Je ne sais pas la nature de mes cris puisque je ne crie pas.

Je suis incapable de crier seule.

Je suis incapable de crier personnellement.

J'ai besoin de nous pour crier ensemble.

Mais trop souvent, nous m'intimide et me semble hostile et malveillant.

Contrairement aux apparences, nous est un pronom qui n'a rien d'inclusif en ce qui me concerne.

Je vois en nous un organisme informe et redoutable qui m'expulse violemment, comme si j'étais un poison, un corps étranger.

D'autres fois, c'est moi qui veux m'extraire de ce nous dévorant pour ne pas disparaître, pour ne pas m'y fondre, car si nous avons tendance à célébrer l'individu, c'est pour mieux l'uniformiser.

Or, moi, je suis différente.

Nous sommes des loups pour l'homme, alors que moi je suis un chien, brave et loyal, je n'ai aucune cruauté.

Nous sommes mesquins et ambitieux, alors que moi je suis secourable et dévouée, je suis sans méchanceté.

Nous sommes une foule sentimentale, légère, futile, alors que moi je suis profonde, grave, tragique.

Décidément je détonne, je contraste, je me distingue.

Vous comprendrez qu'il m'est très difficile de vivre parmi nous.

Pourtant, je suis obligée d'admettre que j'ai besoin de nous pour crier ensemble.

Tant que nos gosiers seront les gorges d'un même fleuve assoiffé, nous crierons à boire.

À boire ! À boire ! À boire, pourrons-nous entendre comme un chant de gorge ancestral, à boire !

Car nous avons soif.

Soif de flots de lumière, d'immensités humides, de poésie mouillée.

Soif d'amitiés profondes et de baisers furieux.

Soif de sève ambrée et de neiges bleues.

Soif d'enfants terribles qui nous regardent, qui plongent leurs yeux dans nos trous de mémoire.

Jusqu'à la grande noirceur, jusqu'aux caravelles, jusqu'au sang versé des Indiens.

Soif de bains de foules fraternelles.

Soif de larmes de joie.

Soif de sacré, de débordement, de monumental.

Soif de la fois où tu m'as regardée, ton front collé au mien, tellement que je sentais ta vie battre jusque dans mon crâne, quand tu m'as ordonné d'être libre.

Soif de *perles incontrôlables*, d'œuvres révolutionnaires, de désirs ardents.

Soif de forêts touffues, de fenêtres claires et de rivières sauvages.

Nos forêts sont pelées, nos fenêtres sont opaques, nos rivières sont harnachées, c'est la grande désolation des hommes et des lieux.

Alors nous nous indignons.

Nous ne savons pas très bien comment faire, les Arabes nous font envie avec leur printemps, car nous aussi nous voulons faire la révolution, nous aussi nous voulons plus de justice, plus de liberté, plus de partage, nous connaissons tous une veuve ou un orphelin qui méritent d'être passionnément sauvés, nous avons tous un ami rejeté par un système impitoyable où seuls les puissants ont droit à l'indulgence, nous croisons tous des silhouettes chancelantes parce que vidées, vidées de leur courage, de leurs rêves, de leur essence, de leurs moyens, vraiment, nous avons chez nous tout ce qu'il faut pour nous indigner : des chômeurs errants, des endettés honteux, des étudiants ignorés, des sans-abri schizophrènes, des sans-papiers harcelés, des intellectuels méprisés, des vieux reclus, des enfants battus, des malades négligés, des suicidaires suicidés, nous avons tout ce qu'il faut pour nous indigner, mais comment faire, c'est effrayant, c'est effrayant, nous sommes effrayés, nous sommes pleins de frayeurs et nous semons l'effroi, nous nous effrayons les uns les autres, parce que nous avons la mauvaise habitude de nous regarder dans les crocs, décidément nous devrions nous limer les dents en signe de bienveillance, peut-être cesserions-nous alors d'être monstrueux.

J'ai posé mes mains sur ma tête et j'ai tourné sur moi-même en disant mais que faire que faire que faire que faut-il faire et que dois-je faire ?

Puis j'ai regardé autour de moi et j'ai vu des hommes et des femmes qui se prenaient aussi la tête en tournant sur eux-mêmes et en disant mais que faire ?

Devant cet affolement, certains nous comparent à des poules sans tête et rien n'est moins vrai car ce sont nos têtes lourdes et intranquilles que nous tenons dans nos mains et qui nous font tourner sur nous-mêmes en titubant et en répétant mais que faire que faire que faire que faut-il faire que devons-nous faire et que faire de nous que faire de nous que faire de nous ?

Tout va mal, Dieu est mort, le monde est sans pitié, il n'y a plus de

saisons, la corruption sévit, nos temples sont assiégés par des vendeurs pornographes, on fait des affaires de tout, c'est l'Occupation marchande, le bateau est à la dérive, c'est le naufrage certain, et nous n'avons pas de gouvernail, que faire et où aller ?

Tant que nous vivons dans une province, nous vivons sans gouvernail entre les mains, nous vivons, jusqu'à l'étymologie du mot, *province*, jusqu'au cœur de son sens, *province*, sur une terre vaincue, *province*, une terre assujettie, *province*, alors que faire et où aller ?

Il faut pourtant vivre quelque part, en province ou ailleurs il faut vivre, il faut bien vivre en son temps et lieu, c'est obligé.

Or, nous vivons ici, et aujourd'hui.

Nous y dormons, nous y mangeons, nous y tâchons, nous y frémissons, nous y faisons des enfants, des emplettes, des voyages, des régimes, nous y prenons des résolutions, des positions, des photos, de la drogue, nous y cherchons le sens, la grâce, l'amour, l'orgasme, tout ça pour tenter de saisir le jour d'aujourd'hui, tout en regrettant souvent le passé, ou en désirant que l'avenir soit tout de suite, car, faut-il l'admettre, aujourd'hui nous désespère. Nous avons soif d'eau qui coule sous les ponts.

Que le temps passe, qu'il file, qu'il se dépêche de nous rendre morts ou meilleurs.

Nous pensons :

Se pourrait-il qu'un jour, demain, nous regardions aujourd'hui comme une chose étrange et familière, une relique, un souvenir lointain ? Aujourd'hui serait alors un objet qu'on puisse soulever, retourner, frotter puis ranger dans une boîte, une chose dont on puisse dire c'est un peu moche, c'est du passé, mais c'est à nous n'ayons pas honte, et regardons franchement : aujourd'hui, ce sont des années d'égarement, d'indifférence et d'erreur, aujourd'hui, ce sont des archives, comme nos dessins d'enfants au coup de crayon mal assuré, malhabile, des dessins ratés qu'on découvre des années plus tard et sur lesquels on pose un regard tantôt dédaigneux, tantôt charitable, et qui témoignent d'une évolution alors inespérée.

Nous serions enfin dégagés d'aujourd'hui.

Nous pourrions dire avec certitude qu'aujourd'hui nous aura plongés dans le noir.

Qu'aujourd'hui aura été cette caverne imaginée par Platon, cette grotte qui fit de nous des êtres enchaînés, sidérés, et prisonniers des apparences.

À l'heure des bilans, au futur antérieur, nous pourrions dire : Aujourd'hui nous aura trompés et l'illusion de son confort aura été parfaite.

Nous pourrions dire enfin, nous ne sommes plus aujourd'hui, enfin, les lendemains peuvent chanter.

Mais, pour l'instant, aujourd'hui, nous ne pouvons que flairer les prochains surgissements, les futures émergences de la pensée, croire que de nos tristes enlissements jailliront des idées nouvelles, encore improbables, affranchies de l'air du temps, et souhaiter que l'Histoire donne raison aux sages, aux inspirés, aux rêveurs, aux humbles.

Qu'elle nous révèle des héros discrets et des dénouements heureux.

Qu'elle fasse de nous des êtres libres.

Surtout.

Qu'elle fasse de nous des êtres libres.